



LA CIE LA TRAVERSE PRESENTE

Le Cartographe

de Juan Mayorga

du 8 au 19 décembre 2021

**en coproduction avec
la Cie J'irai Marcher Sur les Toits et DLM Productions**

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Dossier conçu par Hervé Petit, Caroline Siarry et Manuela Dufour

CONTACT : LATRAVERSE-HERVE.PETIT@HOTMAIL.FR - 06 62 48 98 69



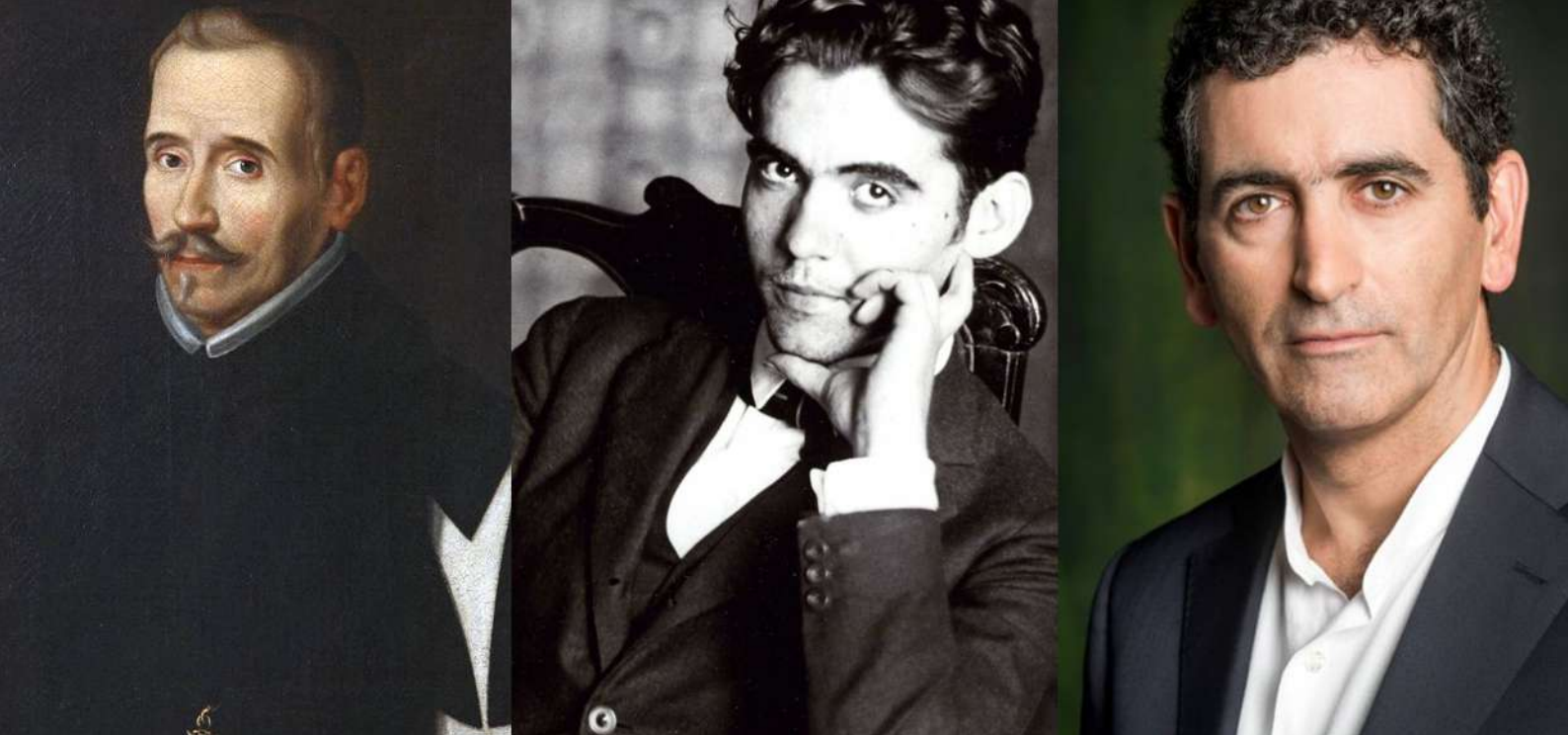
Dates et horaires des représentations

Du mercredi au samedi à 20h30, le dimanche à 17h

Matinées scolaires supplémentaires à la demande des professeurs

L'équipe artistique du *Cartographe*

Elle se tient disponible pour des rencontres auprès des enseignant.e.s,
de leurs élèves et de leurs étudiant.e.s



Compagnie La Traverse

I) Le théâtre espagnol : du Siècle d'or à aujourd'hui

Depuis le début des années 2000, la cie La Traverse, aussi bien dans ses créations que dans ses interventions régulières en milieu scolaire et universitaire, a consacré principalement ses activités au théâtre espagnol :

Le Siècle d'or :

Le chien du jardinier de Lope de Vega

Le médecin de son honneur de Calderón de la Barca

La Lutine (La Dama duende) de Calderón de la Barca

Lorca :

La Maison de Bernarda Alba

Les couleurs de Lorca (concert théâtral et musical sur des textes de jeunesse de Lorca)

Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin

Le théâtre contemporain :

Fugaces de Josep M. Benet i Jornet (traduit du catalan)

Deux femmes qui dansent, Sous-sol et *Comment le dire ?* de Josep M. Benet i Jornet

L'art de l'interview de Juan Mayorga (lecture-spectacle)

Voir à la fin du dossier pédagogique le dossier de presse des 10 spectacles

CONTACT : LATRAVERSE-HERVE.PETIT@HOTMAIL.FR - 06 62 48 98 69



II) Pistes pédagogiques

L'écriture de Mayorga (pages 7 à 13 : extraits de la pièce)

Le Cartographe, écrit par un dramaturge de renom dans son pays, l'Espagne, est une pièce de portée universelle ; il n'est pas évident d'y chercher et d'y distinguer d'emblée des « traits » spécifiquement hispaniques. Considérons-la donc aussi comme une grande pièce européenne d'aujourd'hui. L'écriture de Mayorga est une écriture à la fois simple, précise et stylée, reproduite avec conscience et talent par Yves Lebeau, fidèle traducteur de Mayorga. La langue de Mayorga est indissociable de l'originalité et de la modernité de la construction dramatique du *Cartographe*.

Vous pouvez vous procurer la version originale auprès des *Ediciones La uña RoTa* (ediciones@larota.es – site : www.larota.es). La version française est publiée aux éditions *Les Solitaires Intempestifs* (www.solitairesintempestifs.com). Elle est disponible dans les librairies théâtrales. On peut aussi la commander sur le site des *Solitaires Intempestifs*. Notre compagnie peut d'autre part adresser par mail des extraits choisis du texte du spectacle ou du texte original aux enseignant.e.s qui en font la demande.

Pour la biographie de Juan Mayorga, nous vous renvoyons à notre dossier artistique.

Quelques pistes

1/ Se concentrer sur le spectacle auquel auront assisté les élèves et sur le texte de la pièce *Le Cartographe* nous semble l'enjeu pédagogique prioritaire.

Dans la mesure où notre équipe rencontrerait les élèves dans leur classe, et en accord avec l'enseignant.e, la compagnie pourrait proposer en introduction une séance sur le théâtre espagnol : du Siècle d'or à aujourd'hui, en passant par Lorca.

2/ Demander aux élèves de préparer des questions sur le spectacle et/ou sur la pièce et son contenu s'ils n'avaient pas été encore voir ce spectacle.

3/ En cours d'espagnol, étudier des passages de la pièce en espagnol et en français (où les élèves compareraient le transfert d'une langue à l'autre, les choix de traduction ; des passages courts pourraient être retraduits par les élèves).

4/ Proposer à des élèves de restituer à haute voix des extraits à deux (toutes les scènes de la pièce sont à deux personnages), alternativement dans les deux langues. Pour les étudiants, on effectuerait en priorité un travail sur l'auteur, son œuvre, sa pensée et son univers.

5/ Des parallèles avec la guerre civile espagnole et le franquisme ?

Mayorga fait référence à la guerre civile dans la scène 7 de la version originale lorsque Blanche vient de dire à son mari, diplomate espagnol, qu'elle veut faire une carte du ghetto :

Raúl- Imagina que un extranjero llegase a Madrid dándonos lecciones sobre nuestra historia. Que se le ocurriese marcar en el mapa, en el suelo, las atrocidades de nuestra Guerra Civil. ¿No te sentirías ofendida?

Dans la traduction française, la référence à la guerre civile espagnole est remplacée par celle de la collaboration en France, puisque les deux personnages Renaud et Blanche deviennent français dans cette traduction, alors qu'ils sont espagnols dans la version originale :

Renaud : Imagine un étranger débarquant à Paris qui viendrait nous donner des leçons sur notre propre histoire. Qui aurait la bonne idée de marquer, au sol et sur la carte, les hauts-faits de la collaboration. Tu ne te sentiras pas un peu vexée ?

Il s'agit d'un sujet intéressant sur lequel les élèves et les étudiants pourraient s'exprimer ; ils devront justifier ou non le choix de cette inversion. Qu'est-ce que cette liberté de traducteur indique par rapport à l'universalité de la pièce ?

D'autre part on pourrait faire référence à la politique « amnésique » en Espagne au moment de la transition démocratique au franquisme à partir de 1975, avant une évolution progressive jusqu'aux élections de 1982.

Même si la Shoah reste une tragédie sans commune mesure dans l'histoire contemporaine, on pourrait aussi évoquer le sujet des charniers mis à jour en Espagne au début des années 2000 et le combat du juge Baltasar Garzón pour faire reconnaître 70 ans plus tard ces crimes comme crimes contre l'humanité.

Cette nécessité du travail de mémoire est très présente dans l'œuvre de Mayorga (*El jardín quemado, Himmelweg, El arte de la entrevista, La tortuga de Darwin, etc.*). Elle nous interroge tous aujourd'hui.

Interdisciplinarité et autres pistes pédagogiques

Le Cartographe comporte une dimension à la fois historique, géographique, philosophique et morale, d'où l'intérêt de l'étudier en s'appuyant sur d'autres disciplines, en partenariat avec les professeurs de ces disciplines.

Exemple, parmi d'autres, de réflexions en cours d'histoire ou d'espagnol : étudier l'impact de l'expulsion des Juifs séfarades en 1492 en Espagne. Les traces historiques et culturelles d'avant 1492 présentes ou pas aujourd'hui. (la langue « ladino » l'architecture, les textes...).

Densité dramatique et densité historique se rejoignent, notamment à travers la précision de l'organisation du ghetto dans tous ses détails tels que nous les restitue Mayorga. On les retrouve aussi dans l'imaginaire que nous ouvre l'univers de la cartographie comme la conçoit et la pratique le personnage du vieux cartographe du ghetto.

Cet univers du vieux cartographe en 1940 dans la pièce se prolonge dans l'époque actuelle à travers le personnage de Blanche qui s'en empare. Dans les allers et retours entre 1940 et aujourd'hui à Varsovie s'intercalent des séquences historiques des années 60, 80 (époque communiste en Pologne) et 90, complexifiant la réflexion – et l'émotion- sur le rapport au temps.

La dimension philosophique et morale de l'œuvre est ainsi visible à travers ces oppositions : opposition entre le temps professionnel imposé (le personnage du diplomate, Renaud) et la perte de la notion du temps entraînant une quête morale de la mémoire (Blanche, son épouse, sur les traces du ghetto). Cette quête amène non seulement Blanche à la rencontre du passé, mais également à la rencontre d'elle-même, mêlant parcours historique et quête identitaire.

Cette hétérogénéité d'éléments et cette discontinuité dans le temps peuvent faire écho à la figure géométrique de l'ellipse, selon Claire Spooner, dans sa thèse *Le théâtre de Juan Mayorga : de la scène au monde à travers le prisme du langage* : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00975193/file/Spooner_Claire.pdf.

La dimension scientifique : exemple de l'instrument du théodolite. Celui-ci sert à mesurer les angles verticaux et horizontaux et est évoqué par le vieux cartographe et la petite fille dans leur souci de mesurer la hauteur du mur du ghetto.



La dimension géographique

Un homme se fixe la tâche de dessiner le monde. Tout au long des années, il peuple l'espace d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de golfes, de vaisseaux, de maisons, d'instruments, d'astres, de chevaux et de personnes. Peu avant de mourir, il découvre que ce patient labyrinthe de lignes trace l'image de son visage.

BORGES, *El Hacedor*

Elle peut être étudiée en tenant compte de la tâche complexe pour un cartographe géographe de traduire les activités humaines en cartes, images, symboles et schémas divers, avec des données statistiques, géographiques et politiques : démographie, aménagement de l'espace, économie, activités culturelles... Comment représenter l'espace ? Quels symboles sont les plus pertinents ? A quels éléments les associer ? Quels choix sont à privilégier ? S'agit-il de choix subjectifs ? On pourrait par exemple demander aux élèves de choisir une carte d'Espagne : que voit-on quand on la regarde (Madrid au centre par exemple, les provinces, etc.). Ils peuvent également comparer différentes cartes : quelles sont les différences par rapport à la carte de France (évoquée dans la pièce). On pourrait imaginer qu'ils créent eux-mêmes une carte, avec des repères en espagnol.

Le vieux cartographe :

Se puede hacer mapas de cualquier cosa. De la alegría. Del dolor.

El Cartógrafo, scène 5

III) Pour aller plus loin...

Le théâtre métahistorique espagnol et la dimension métathéâtrale

Comment théâtraliser ce qui ne peut l'être, à savoir la vie du ghetto ?

Selon LaPlant, le théâtre métahistorique, profondément métafictionnel, interroge les modalités et les enjeux de la mise en écriture de l'histoire par l'auteur lui-même. La pièce ne représente pas le passé mais les démarches du dramaturge pour raconter ce passé. Claire Spooner parle ainsi dans sa thèse d'un « théâtre de la mémoire » plutôt que d'un « théâtre historique ».

Une pensée benjaminienne de l'histoire : Walter Benjamin critiquait le concept dominant du temps comme continu et linéaire.

L'Espagne est un terrain propice à une telle réflexion, de par les nombreux conflits de mémoire qui traversent son histoire, liés notamment à l'héritage de la guerre civile et du franquisme, et à l'histoire de la conquête et de la colonisation de l'Amérique.

Plusieurs œuvres à caractère métahistorique sont apparues en Espagne depuis les années 1980 : *¡¡¡Tierraaa... a... laaa... vistaaa...!!!* de Manuel Martínez Mediero, *Yo, maldita india...* de Jerónimo López Mozo, ou encore *El sudario de tiza* de José Sanchis Sinisterra. En effet, tous ces textes mettent en scène le processus d'écriture de l'histoire, comme dans *Le Cartographe* où la carte est une forme d'écriture. Ils relèvent ainsi de la « fiction métahistorique » selon la définition d'A. de Toro, soit une fiction qui offre une « réflexion sur la construction de l'histoire ».

Erwan Burel nous explique que « dans la pièce, l'art de la cartographie devient une sorte de métaphore de l'art théâtral. Les mots du Vieil Homme acquièrent une dimension métathéâtrale qui fait entrevoir la manière dont Mayorga cherche à nous présenter le ghetto et sa violence. En effet, le grand-père explique que la carte à construire doit pouvoir parler aux générations futures, leur présenter une expérience de la perte telle qu'elle a été vécue par les habitants » :

Éste no es un mapa cualquiera. No puede parecerse a ningún mapa que hayas visto. Es el mapa de un mundo en peligro. Un arca.

Extraits du *Cartographe*

Renaud / Blanche (début de la pièce)

RENAUD : Ça va ? Comment tu te sens ?

BLANCHE : Bien, ça va bien.

RENAUD : Qu'est-ce qui s'est passé, où tu étais ? Je ne savais plus quoi faire, moi. J'ai appelé la police, les pompiers, j'ai appelé tous les hôpitaux de Varsovie.

BLANCHE : Je suis désolée. J'ai perdu la notion du temps.

RENAUD : « J'ai perdu la notion du temps. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je t'ai appelée un nombre incalculable de fois. T'as aussi perdu ton téléphone ?

BLANCHE : J'ai dû le laisser ici.

RENAUD : On avait rendez-vous, tu te souviens ? Une invitation à déjeuner chez l'ambassadeur. On devait se retrouver sur place à deux heures. Je suis resté sans nouvelle toute la journée.

BLANCHE : J'y suis allée, j'ai pris la direction de l'adresse que tu m'avais indiquée. A pied, avec ton plan, j'avais grandement le temps. À côté d'un terrain de basket abandonné, il m'a semblé voir une vieille église. Je croyais que c'était une église, mais en m'approchant, j'ai vu que non. Jamais je n'étais entrée dans une synagogue. Et toi ?

RENAUD : Qu'est-ce que tu me racontes ? Toute l'ambassade est à ta recherche.

BLANCHE : À l'intérieur, ce n'est pas du tout comme dans nos églises. La disposition des bancs, les étagères pleines de livres... Il y avait là deux hommes qui parlaient anglais. L'un d'eux disait que les Allemands s'en étaient servis d'étable, c'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas brûlée. Ils m'ont vue, aussitôt ils m'ont indiqué un petit escalier. J'ai compris que c'était l'espace réservé aux femmes. C'est comme un grand promenoir. Et là-haut, justement, ils préparaient une exposition. Des rouleaux de pellicule retrouvés, de cette époque.

RENAUD : Quelle époque ?

BLANCHE : Celle du ghetto. Un homme collait des étiquettes. Sous chaque photo, en polonais et en anglais, le nom de la rue où la photo est censée avoir été prise. On voit comment ils s'organisaient pour le transport, parce que les voitures étaient interdites, mais ils avaient un tramway et des taxis à pédales. Le commerce, la police. Ils avaient leur propre police.

RENAUD : Je sais, tout ça, je l'ai vu au cinéma.

BLANCHE : Les gens. Coiffeurs, boxeurs, prostituées. Une noce. Des enfants, beaucoup d'enfants. Je me suis dit que j'allais marquer sur mon plan les lieux des photos. Je croyais que les rues auraient changé de nom ou que même elles n'existeraient plus, mais j'en ai retrouvé plein. Chaque croix, c'est une photo. 35 rue Novolipié. L'angle des rues Zelazna et Rouodna - y en avait plusieurs de la rue Rouodna. En sortant, je me suis dirigée vers le croisement Zelazna-Ogrodova, c'était ce qu'il y avait de plus près sur la carte. Aujourd'hui, tu as les barres d'immeubles du communisme, il ne reste rien de ce qu'il y avait sur la photo. Puis j'ai poussé jusqu'à Zelazna-Rouodna. Rien. Cela dit, rue Rouodna, j'ai repéré une maison qui peut dater de cette époque, une maison...

RENAUD : Attends. Tu vas me redire tout ça. Moi, il faut que j'appelle l'ambassadeur et je ne peux pas lui raconter ton histoire de photos.

BLANCHE : Je n'ai rien dit. Tu oublies ce que je t'ai dit. « En quittant la maison, j'ai senti un coup, on m'a jetée dans une voiture, quand j'ai repris connaissance, je me trouvais en rase campagne. » Ça lui semblera plus plausible à ton ambassadeur ? Non, attends : « Je suis rentrée dans un bar, j'ai fait connaissance d'un homme, il m'a offert un verre... »

RENAUD : Pardon. Excuse-moi. Tu as repéré une maison qui date de cette époque. Je t'en prie, continue.

BLANCHE : ...Une maison à deux étages, donnant sur une cour. J'étais là, à regarder, quand j'ai remarqué une fillette qui m'observait, dissimulée derrière le rideau d'une fenêtre. Je me suis dit qu'elle risquait d'avoir peur et j'ai repris la rue Karmelitzka jusqu'à Nalevki. Une des photos expliquait que c'est là que la rébellion a commencé, mais rien ne l'indique, disons que moi je n'ai rien vu. Dans le parc, ici, oui, il y a un grand monument, le socle est couvert de fleurs et de bougies. Un groupe d'hommes, ils font penser à des naufragés débarquant sur une île. Mais ce qui étonne, plus encore que les statues, c'est le vide autour, ce vide qui les entoure. En face ils ont fait un musée aux juifs polonais. Des gamins fumaient sur les marches du musée. Après j'ai suivi la rue de Zamenhof (*h aspiré*) et presque aussitôt ici, au croisement avec Mila, je suis tombée sur un autre monument. Pas de personnages, rien qu'une pierre noire, brûlée, une pierre des ruines du ghetto. Avec dessus quantité de noms gravés. Les noms des derniers à avoir résisté, ils sont dessus, là où ils sont tombés, elle a l'air toute perdue cette pierre, entre les barres d'immeubles. Sur une des photos, la rue grouillait d'enfants, c'était la rue la plus gaie du monde. Et là, j'ai réalisé que la nuit était tombée et que j'avais marché toute la journée.

RENAUD : Tu as mangé ? Tu devrais manger un morceau.

BLANCHE : Il n'y a pas que les gens qui manquent. C'est comme si tout s'était évaporé.

RENAUD : Tu ferais mieux d'aller te coucher. On parlera demain. Je vais les prévenir que tu as refait surface.

BLANCHE : Cette maison, tu la vois sur la carte. Notre maison se trouve à l'intérieur du ghetto.

(les noms polonais sont écrits phonétiquement, tels qu'on les prononce en polonais)

Varsovie, 1940 : 3 : Le Vieil Homme / La Petite

LA PETITE : Et celle-ci ?

LE VIEIL HOMME : La première carte que ton père ait dessinée.

LE VIEIL HOMME : Cartes de Galton des odeurs et des sons.

LA PETITE : Des odeurs et des sons.

LE VIEIL HOMME : On peut faire des cartes de tout. De la joie. De la douleur.

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : Range-moi ça où c'était. Le blanc, dessous.

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : S'il m'arrivait quelque chose, tu sais où les trouver. Elles seront à toi, j'en ai parlé à ton père. Les cartes murales aussi. Ta grand-mère n'aimait pas les voir au milieu des portraits de famille, pour moi elles font partie de la famille. Varsovie 1874, quand fut instauré le numérotage des maisons. Ils n'ont pas fait ça pour faciliter la tâche du facteur, c'était pour savoir où trouver les gens. Carte de la première partition de la Pologne, en 1772. Carte de la langue allemande en 1932. Carte du traité d'amitié entre Hitler et Staline, le 28 septembre 1939. Et l'on s'étonne de ce qui nous arrive ? Ce qui se passe en ce moment, tout était prévu sur ces cartes. Penche-toi : tu ne sens pas le danger ? Tu ne sens pas que la catastrophe est imminente ?

LA PETITE : Si.

LE VIEIL HOMME : Nous n'avons pas su les lire à temps. Comment avons-nous pu être aussi aveugles ?

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : Je sais à présent que toutes ces cartes que j'ai tracées au cours de ma vie n'étaient qu'un prologue à celle qu'il me faudrait dessiner aujourd'hui. Mais cette ultime carte, je suis incapable de la faire seul. Si Dieu me prêtait un brin de force, dussé-je y aller à quatre pattes, je sortirais voir ce qui se passe et je dresserais la carte de ces rues où l'homme chasse l'homme. Mais je n'ai même pas la force de tenir un crayon.

LA PETITE : Je le ferai, moi. Je le ferai pour vous.

LE VIEIL HOMME : ... Va te placer dans ce coin et fais un pas en avant. Un pas normal, comme quand tu te promènes dans la rue. Tu prends le mètre et tu mesures du coin à la marque. C'est la mesure d'un de tes pas, tu la notes. Ce qu'il nous faut, d'abord, c'est le périmètre. Tu vas suivre les rues parallèles au mur, en comptant tes pas. Après nous quadrillerons l'espace. Enfin nous nous poserons le problème de l'échelle.

Varsovie, milieu des années 60 : 12 : Molak / Déborah

MOLAK : Entrez, Déborah ... Nous avons pris connaissance de votre demande. Vous êtes libre de faire ce que bon vous semble, il s'agit de votre carrière. Mais je ne vous cacherais pas que nous nous faisons une toute autre idée de votre avenir. Il n'y a pas une semaine, dans ce même bureau, nous parlions de votre avancement.

DEBORAH : Je vous suis très reconnaissante. J'ai beaucoup appris dans cette maison. Mais j'ai toujours voulu travailler pour les enfants et je crois venu le moment de réaliser ce rêve.

MOLAK : Les enfants. Vous n'en avez pas, c'est ça ?

DEBORAH : Non.

MOLAK : Votre âge... Trente-cinq ?

DEBORAH : Trente-sept.

MOLAK : Je vous invite à reconsidérer cette demande. Je crains qu'elle ne soit pas bien comprise. Travailler ici est un honneur, le plus grand auquel puisse aspirer un cartographe polonais. Je partage votre intérêt pour le monde de l'enfance, mais je ne crois pas que dessiner des cartes à usage scolaire soit la meilleure façon de rendre service à votre pays. La Pologne a beaucoup investi dans votre formation. Vous avez eu le privilège d'être envoyée à Moscou, vous avez étudié avec les plus grands maîtres. On ne peut pas penser qu'à soi, Déborah.

DEBORAH : Cela fait des mois que je relève des inexactitudes dans l'édition de mes cartes. J'en ai informé mon chef de service, sans obtenir de réponse.

MOLAK : Des inexactitudes ? Quel genre d'inexactitudes ?

DEBORAH : Les cartes ne sont pas éditées telles que je les dessine. Cela ne concerne pas que moi, mais tout le service. Je sais que certaines des cartes que nous faisons ont un caractère, en quelque sorte, propagandiste.

MOLAK : Propagandiste ?

DEBORAH : Y figurent des avenues qui ne sont qu'en projet, des parcs qui ne sont pas encore...

MOLAK : Quel genre d'inexactitudes, Déborah ?

DEBORAH : Manquent des bâtiments, ou alors ils apparaissent déplacés. Sur certains plans, manquent des rues.

MOLAK : Ne vous faites pas plus naïve, Déborah. Manquent des bâtiments, dites-vous, certains apparaissant « déplacés » ? Vous savez bien qu'il ne s'agit pas de n'importe quels bâtiments, mais de lieux sensibles pour la sécurité de l'Etat. Manquent des rues ? Vous savez en quoi ces rues sont importantes.

DEBORAH : Manquent des villages entiers. Sur nos cartes, l'endroit où nous sommes, c'est un hôtel.

MOLAK : Vos maîtres ne vous ont pas appris qu'il est irresponsable de faire une carte sans envisager qu'elle puisse tomber aux mains de l'ennemi ? Les sites de nos usines, les coordonnées des maisons de nos leaders, l'endroit où nous dessinons nos cartes, toutes choses que l'ennemi a envie de savoir et que nous n'allons pas lui dire. A moins que lui-même ne tombe le masque. Pour une carte authentique, l'ennemi en produit deux qui sont fausses. Est-il besoin que je vous dise, Déborah, qui est cet ennemi ?

DEBORAH : La carte du rapide de Cracovie. Voilà ce que j'ai dessiné, voilà ce qui est affiché dans les wagons. Le tracé, les distances, tout a été falsifié. Les gens ne savent pas où ils vont. Les gens ne savent pas où ils sont. J'en arrive à penser que je ne travaille pas au Service de cartographie mais au Département de la Désinformation. J'en viens à me demander si, pour savoir où je vis, je ne devrais pas consulter une carte étrangère. Monsieur, je ne peux pas accepter que l'une de mes cartes soit falsifiée. Je ne peux pas.

MOLAK : Parfait, je vois la bonne opinion que vous avez de nous. Et plus que jamais, je suis certain que vous devez reconsidérer votre décision. La nature sensible de ce travail fait que le pays a l'œil sur chacun de nos gestes. En ces périodes troublées, être cartographe est un travail à haut risque. Personne ne vous empêchera de vous consacrer aux enfants, si vous y trouvez votre bonheur. Mais, dès l'instant où vous aurez quitté cette maison, chacun de vos faits et gestes, présents et passés, sera épluché ainsi que ceux de vos proches et de vos amis. Et ne l'oubliez pas, votre nom, aujourd'hui comme toujours, fait de vous une suspecte, Déborah Mavoult. Je ne doute pas qu'ayant réfléchi à tout cela, vous ne décidiez de rester parmi nous. Dehors, qui vous protégera ?

13 : Le Vieil Homme / La Petite

LE VIEIL HOMME : Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je n'ai pas été assez clair ?

LA PETITE : Umschlagplatz. Depuis le 22, c'est là qu'ils les regroupent. Six mille par jour. Ils appellent ça « le quota ». Ils les conduisent à pied par ici. Ici, les trains les attendent. Ils disent qu'ils les emmènent travailler à l'est. Ils ont emmené les prisonniers de la prison Paviak. Mais ils prennent aussi des vieux et des enfants. Ils ont emmené les enfants de l'orphelinat du docteur Kortchak, le docteur est monté dans le train avec eux. Les trains, je les ai vus. Je suis sortie par les égouts...

LE VIEIL HOMME : Tu es sortie ? Tu es sortie du ghetto !

LA PETITE : Ils les mettent à cent par wagon. Soixante-dix wagons.

LE VIEIL HOMME : Il ne fallait pas revenir. Fallait rester là-bas. Il faut que tu y retournes.

LA PETITE : Six mille par jour.

LE VIEIL HOMME : Que fait le Conseil ? Que fait Tcherniakof ?

LA PETITE : Les Allemands lui ont présenté un document à signer. Une requête du Conseil pour que les Allemands prennent tous ceux que le Conseil est incapable de nourrir. Tcherniakof a demandé qu'on le laisse seul, pour réfléchir. Il avait du cyanure. Y en a plein qui ont du cyanure.

LE VIEIL HOMME : ... Tu sais comment sortir. Profites-en, sauve ta peau et celle d'un autre, de qui tu voudras. Une vie, c'est plus important que toutes les cartes du monde.

LA PETITE : Six mille par jour.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Vous êtes brûlant.

LE VIEIL HOMME : Mais non. Continue.

LA PETITE : Umschlagplatz. Quatre-vingt mètres de long, cinquante de large. A l'entrée, y a une sélection, tu peux encore t'en sortir, tu peux t'en tirer aussi en payant, ils essayent tous d'avoir de quoi sur eux. Une fois sur la place, tu peux encore t'en tirer, avant que le train arrive, ça peut prendre une journée, tu peux t'en tirer si quelqu'un réunit pour toi dix mille zlotys, à la porte y a ceux qui veulent faire sortir quelqu'un ou passer un message, un message c'est cinquante zouty(s). Les trains partent d'ici. Y en a un, Bred Zak, il était dans le train, c'est son chef d'atelier qui l'a tiré de là, c'est le meilleur charpentier du ghetto. Ils les comptent – un Allemand et un juif –, jusqu'à ce que ça fasse six mille. Le conducteur du train est polonais. Les plus malades, ils ne les prennent pas. C'est vrai aussi, dit mon père, que c'est pour travailler, alors ils n'ont pas besoin de malades.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Ceux qui se portent volontaires, ils leur donnent trois kilos de pain et un de confiture pour le voyage. Les autres, c'est un kilo de pain et un demi de confiture. Il n'y a jamais assez de volontaires pour faire les six mille avant quatre heures. Hier, il y a eu des rafles ici et ici, au coup de sifflet faut que tu sortes, beaucoup dorment habillés pour descendre plus vite. Ils bouclent la rue et ils fouillent tout de la cave au grenier. Ils les mettent face au mur et y a une première sélection, droite ou gauche, à droite c'est l'Umschlagplatz. Ils essayent de bien se tenir, le dos droit, la tête haute, pour ne pas être dirigés vers la place. Les enfants y vont d'office, les médecins de l'hôpital de Stavki ont donné du poison aux enfants pour qu'ils n'y aillent pas. T'as une chance de t'en sortir si tu as un permis de travail, le « permis de vie » comme ils l'appellent, blanc avec un tampon bleu, beaucoup sont faux, hier c'était dix mille zlotys le permis. Ceux qui n'en n'ont pas ne sortent que la nuit. On fait des piqûres aux enfants pour qu'ils ne pleurent pas. Y a eu des rafles aussi, dans l'atelier ici et dans celui-ci, les losanges c'est les rafles, ils ont emmené des gens avec permis. Mon père dit qu'il se sent à l'abri dans l'atelier d'uniformes, les Allemands auront toujours besoin d'uniformes.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Y en a qui essayent de sortir, par ici et par ici, en se mêlant à ceux qui vont travailler de l'autre côté. Si tu te fais prendre, c'est six cents zlotys pour être libéré, avec deux mille on te laisse passer. La voiture des morts sort par ici : c'est dix mille pour le cocher et trente mille pour le SS. Sous la place Mouranovski, y a un tunnel qui mène de l'autre côté, mais s'approcher de la place c'est risqué. Les spirales, c'est les égouts, mais si tu te perds, tu peux t'endormir à cause des gaz et te noyer. Une fois de l'autre côté, le juif peut trouver de l'aide, certains l'aident pour rien, d'autres vivent de ça, et du chantage fait aux juifs : cacher un juif aux yeux bleus, c'est deux mille par mois, aux yeux noirs, cinq mille. Pour un juif, les Allemands payent trois mille. Cacher des juifs est puni de mort.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Mon père va pousser la grande armoire contre la porte et faire un trou dans le fond, un trou à ma taille. De ce côté-ci, on va tendre un tissu noir. Quand il déposera à manger, il nous enverra un signal, ce signal-là... Y a pas à se tromper... Je vais boucher la fenêtre, je laisserai un coin pour voir si c'est le jour ou la nuit. Le jour, il ne faut pas bouger, ne pas parler. La nuit, on peut parler, mais à voix basse et vaut mieux pas. La nuit, on peut bouger, mon père dit que c'est même conseillé, si tu t'entoures les pieds avec des chiffons. Au coup de sifflet, on se couche par terre en attendant qu'ils s'en aillent. Quand ils voient une maison, y a ceux qui viennent prendre les meubles, les tableaux, la vaisselle, mais d'autres peuvent revenir encore emporter ce qui reste, il faut être patient. Si pendant trois jours on est sans signal, mon père dit qu'on peut sortir. Vous m'écoutez ?

LE VIEIL HOMME : ... Si la hauteur du mur n'est que de deux hommes, il leur suffit de monter au deuxième étage pour voir ce qui se passe de ce côté-ci. Ils doivent bien savoir. Ils doivent bien voir.

LA PETITE : Ils ont peur eux aussi.

LE VIEIL HOMME : Ils peuvent dormir, manger, s'embrasser, en sachant ce qui se passe de ce côté-ci ?

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Mon père pourrait faire venir un médecin, mais c'est mieux que personne ne sache que vous êtes là. Je vais lui dire de vous apporter quelque chose pour la fièvre.

LE VIEIL HOMME : Qu'est-ce que tu sens ?

LA PETITE : Les égouts. La merde.



Photo : Olivier Mejanes

Les créations hispaniques de la compagnie

Chacune de ces créations a donné lieu à un ample et long travail en amont sur l'auteur et le répertoire choisis : adaptations et traductions, stages, lectures, mises en espace, sensibilisation du public au projet en cours et contacts et échanges avec le milieu artistique et culturel espagnol. Une activité d'animations, de manifestations, de rencontres, de séances de travail avec le public s'est poursuivie, à Paris, en banlieue et en province, autour de ces créations pendant l'exploitation des spectacles.

SAISONS 2001/2002/2003

Le chien du jardinier

de Lope de Vega

Traduction Frédéric Serralta / adaptation et mise en scène Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 9 janvier au 10 février 2002

**Programmé au Festival International de Théâtre Classique d'Almagro
(Espagne)**

Extraits de presse

Les comédiens semblent proches, humains, fragiles. On écoute, on tremble pour eux, on est pris. **Le Figaro** - [...] un enchantement. La vie est un songe, allez rêver avec eux. **France Soir** - [...] des géniales variations sur les égarements du coeur et de l'esprit. **L'Humanité** - Un spectacle intelligent joué par des comédiens brillants. **Zurban** - Tout concourt à notre bonheur : costumes, musiques, lumières, finesse psychologique des personnages. **A nous Paris !** - Le langage est drôle et imagé. On est en plein délire délicieux. **France catholique** - Mise en scène inventive, éclairages subtils, intermèdes musicaux pétillants, comédiens de talent [...] Un spectacle sobre, de haute tenue. **Le**

Maine Libre

La presse espagnole : Les acteurs français font un travail « viscéral », conduits de l'intérieur par une gestualité remarquable [...] - L'élégance s'est faite théâtre. La conception française de l'art de la scène est tout simplement admirable [...]

SAISONS 2003/2004

Fugaces

de Josep M. Benet i Jornet

Traduction Michel Azama / adaptation et mise en scène scène Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'étoile du nord du 15 novembre au 19 décembre 2004

Spectacle programmé dans l'édition 2004 du Festival Don Quijote
(direction Luis F. Jimenez)

Extraits de presse

On oscille entre la légèreté et la noirceur, l'effroi et la sérénité, le chaos et l'harmonie. C'est inouï. **Le Figaro** - La vie est là, simplement, dans une lumière de fête ou de lune où les sentiments montent comme des parfums. **L'express** - Fugaces est une sorte d'électrochoc circonscrit entre deux moments de bonheur [...] Un cauchemar filant. Sa force tient dans son sujet, mais aussi dans ses tableaux contrastés mis en scène par Hervé Petit. **Pariscope** - Dans une mise en scène ine, élégante et épurée d'Hervé Petit, le public se trouve confronté à la fragilité du bonheur, à l'opacité du malheur, à la fuite du temps, à l'ambiguïté tragique de toute relation. Du grand art, merveilleusement mis en valeur par les sept interprètes. **Le médecin généraliste**

SAISONS 2007/2008

Le médecin de son honneur

de Pedro Calderón de la Barca

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 17 octobre au 17 novembre 2007

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, de l'INAEM (Ministère espagnol de la Culture), de l'Ambassade d'Espagne à Paris, de la Ville de Paris, de l'ADAMI et de l'ANPE Spectacle

Extraits de presse

Hervé Petit et ses comédiens restituent par le jeu seul, la candeur et la noblesse ombrageuse des caractères, la sévérité, l'effroi. Mais aussi le romanesque et la poésie. (...) C'est bien aussi, la sincérité, au théâtre. **Le Point** - Magie des mots et de la scène théâtrale. (...) Un moment aussi cruel que délicieux. **Le Journal du Dimanche** - (...) l'un des spectacles les plus beaux et les plus originaux de cette rentrée théâtrale (...) un texte magnifique, joué avec une belle conviction, une langue, une intrigue, une pensée également fascinantes. **Marianne** - La mise en scène d'Hervé Petit, toute en sobriété et retenue, dans une atmosphère de clair-obscur qui évoque certains tableaux de Velasquez ou du Greco, d'une beauté sans artifice, ne manque pas de laisser voir les insondables tourments qui agitent les personnages, les folles violences qui transforment les âmes. **La Terrasse** - A la manière d'un polar, la pièce nous tient en haleine jusqu'au dénouement final. (...) La mise en scène place les comédiens au cœur de la pièce. Et démontre avec brio qu'au théâtre un texte, le corps et la voix des acteurs suffisent à faire surgir la magie et à nous emporter. **La vie** - Dans un décor sobre, le metteur en scène Hervé Petit insuffle un traitement des plus toniques au texte de Calderon. Il lui donne même une sacrée modernité ! On est à la fois dans une sorte de polar lunaire, dans un zeste de réalisme social, et dans une poésie ténébreuse et lyrique. **Le Mague** - Le mélange de poésie, de sévérité, d'effroi, mais aussi d'humour, donne à cette tragédie domestique une richesse qui entraîne le spectateur dans les traces de ce destin dramatique. **Dernières Nouvelles d'Alsace**

SAISONS 2009/2010

La Lutine

de **Pedro Calderón de la Barca**

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 3 février au 7 mars 2010

Extraits de presse

Tous les comédiens servent avec brio cette farce enthousiasmante. On se délecte ! **Un Fauteuil pour l'Orchestre** - La mise en scène d'Hervé Petit, d'une belle sobriété, est aussi fine qu'élégante. Sur scène, tous partagent le même plaisir et défendent leur partition avec enthousiasme et conviction. Un spectacle à découvrir. Pariscope - Voilà une merveille d'horlogerie dramatique, une comédie des erreurs et des rebondissements, un récit de cape et d'épée où l'amour le dispute à l'espagnolisme obligé à l'honneur chatouilleux. **L'humanité** - Les belles adaptation et mise en scène d'Hervé Petit accentuent le ridicule des hommes –prétendants ou frères jaloux veillant sur l'honneur familial- jouant à merveille de la préciosité de la langue de Calderon et de la rhétorique de ses discours. Une farce savoureuse servie avec ce qu'il faut de gourmandise. **Journal du Dimanche** - Entre rires et émotion, les acteurs courent, crient, tombent, manient l'épée, jouent de la flûte et dansent le tango, dans une atmosphère survoltée et résolument joyeuse dans laquelle le public, conquis, se laisse entraîner sans résister. **Spectacle Sélection** - Tout se passe au crépuscule, entre chien et loup, et les clairs-obscurs générés par la lueur vacillante des bougies sont propices à la magie amoureuse, à l'intrigue galante. Hervé Petit, également auteur de la traduction qui exalte un texte à l'écriture subtile, signe une mise en scène efficace et sans esbroufe qui laisse la part belle à cette fantaisie transposée dans un univers à la Fitzgerald pour un très réussi spectacle ludique et enthousiasmant. **Froggy's Delight**

SAISONS 2009/2010

La Lutine

de Pedro Calderón de la Barca

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 3 février au 7 mars 2010

Extraits de presse (suite)

Imbroglios, quiproquos, une vraie-fausse porte avec armoire la masquant et un jeu de cache-cache comme pour sales gamins pas encore montés en graine : tout ici est à la fois élégant, hilarant et jouissif... le texte est adapté par Hervé Petit, cet un amoureux-fou de la langue française. Sa mise en scène n'en finit pas d'être drolatique, vive , inventive et les costumes (vos dames d'abord !) sont chatoyants. Les musiques, les lumières et les ombres sont mieux qu'intelligentes. Les comédiennes et comédiens sont élégants, charmeurs et intenses. On jubile. marieordinis.blogspot.com

SEPTEMBRE 2013, DANS LE CADRE DU CYCLE LORCA

Les couleurs de Lorca

sur des textes de Federico García Lorca

Traductions : Claude Couffon et Hervé Petit

Interprétation : Hervé Petit

Piano : Viviane Redeuilh

Paris : Théâtre de l'Épée de Bois du 26 septembre au 29 septembre 2013

Concert théâtral et musical : textes extraits de Impressions et paysages et de Mon village sur des improvisations au piano de Viviane Redeuilh et des morceaux choisis d'Isaac Albéniz et d'Arvo Pärt.

Extraits de presse

Tous nos sens sont convoqués et les artistes nous livrent une heure de poésie toute en synesthésie : il y a de la «couleur musicale», du «silence sonore», des «sons insolites de couleurs». Tout cela nous donne l'impression de voyager dans les campagnes castillane et andalouse, de pénétrer dans un couvent, d'imaginer les couleurs de l'Alhambra. Puis les odeurs de l'Espagne nous parviennent, les bruits aussi, bruits de femmes dans les rues, de tintements de chapelets, de plaintes désespérées de chiens. Un moment de poésie totale.

Ivanne Galant / Regarts. Un univers coloré naît devant nos yeux, Mêlant, sous le pinceau, la terre et puis les cieux, une mise en musique sublime les mots de Garcia Lorca qui effleurent notre peau. Au chaleureux "Théâtre de l'Épée de Bois", une voix, éraillée, haut perchée, fait le choix de griffer la poésie de Federico pour en extirper le sang en un léger flot. **Béatrice Chaland / Bclerideaurouge** L'Orient ameute le sang noir qui coule dans les veines de Lorca. Ça se reflète dans un œil d'or aussi rouge que la lune. Quelque chose monte de la terre à l'assaut du ciel qui retombe en gerbes de feu pâle sur l'encre du piano. **Frédéric Ferney**

SAISON 2012/2013 ET 2014/2015

La Maison de Bernarda Alba

de **Federico García Lorca**

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Paris : Théâtre de L'Épée de Bois (Cartoucherie) du 7 au 24 mai 2015

Paris : Théâtre de Ménilmontant du 2 octobre au 25 novembre 2014

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 21 novembre au 16 décembre 2012

Vidéo Dailymotion : http://www.dailymotion.com/video/xxz9wh_la-maison-de-bernarda-alba-partie-1-compagnie-la-traverse_creation

Extraits de presse

Une douleur qui éteint tout ce qui n'est pas elle, comme la volupté. Du théâtre – veuf d'une idée de l'Espagne. Tragique et pur comme un islam **Frédéric Ferney** - On joue moins Lorca. C'est bien dommage. Par bonheur Hervé Petit a eu l'idée de s'attaquer à *La maison de Bernarda Alba* (1936), pièce qu'il a traduite dans une langue drue, dont il préserve la poésie âpre sans un sou de mièvrerie. Tout le prix de la mise en scène est à trouver dans le jeu, frémissant d'ardente frustration, de ces captives aussi claquemurées que des nonnes, tandis qu'un étalon donne du sabot dans le mur et que rôde un homme au sang chaud qui leur met la tête à l'envers. Ce soir-là, des lycéennes, adolescentes subjuguées, ont trépiré d'enthousiasme à l'heure des saluts. **Jean-Pierre Léonardini / L'Humanité** - Le décor est austère, rappelant la chaux des murs, la chaleur étouffante, le soleil aveuglant. Les silhouettes des femmes en noir se détachent brutalement de ce fond blanc à la propreté toujours immaculée, une obsession de la maîtresse de maison. La mise en scène qui laisse les personnages à proximité de l'espace de jeu et ne les fait jamais sortir du plateau, même si on ne les voit pas, participe au sentiment d'étouffement grandissant dans une maison où nulle vie privée n'est possible. Et surtout il y a huit actrices, toutes plus éblouissantes dans leur rôle, les unes que les autres... *La Maison de Bernard Alba* de Federico García Lorca est une œuvre puissante, un drame intense servi avec brio et talent par chacun des membres de la Compagnie La Traverse. A ne pas manquer. **Laurent Coudol, Froggy's Delight**

SAISON 2012/2013 ET 2014/2015

La Maison de Bernarda Alba

de Federico García Lorca

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Paris : Théâtre de L'Épée de Bois (Cartoucherie) du 7 au 24 mai 2015

Paris : Théâtre de Ménilmontant du 2 octobre au 25 novembre 2014

Paris : Théâtre de l'Opprimé du 21 novembre au 16 décembre 2012

Vidéo Dailymotion : http://www.dailymotion.com/video/xxz9wh_la-maison-de-bernarda-alba-partie-1-compagnie-la-traverse_creation

Extraits de presse (suite)

Texte magnifique... Parti pris de mise en scène simple mais efficace : inscrire les corps de ces neuf personnages féminins comme autant de signes calligraphiques noirs dans une scénographie blanche... Une violence et une faille intérieure en même temps, que l'on sent bien dans le jeu d'Emmanuelle Nocq-Saada en Bernarda, confrontée à son double positif, Marguerite Karcz, parfaite dans le rôle de Poncia... Mention spéciale à Caterina Barone dans le rôle de Magdalena, qui invente quelque chose que j'ai trouvé très beau. La maison de Bernarda Alba : notre coup de cœur. **Arnaud Laporte, La Dispute / France Culture** - Hervé Petit a su garder la force de la pièce, tout en permettant au spectateur un recul salutaire. Ses comédiennes sont exactement au bon endroit, chacune avec sa partition, pour jouer cette cantate dramatique en noir et blanc (ou presque) sans fausse note malgré les discordances, les dissonances qui habitent les personnages. **Viviane Matignon, Emission Les Sincères / Radio Aligre.**

SAISON 2014 / 2015

Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin

de Federico García Lorca

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Paris : Théâtre de L'Épée de Bois (Cartoucherie) du 7 au 24 mai 2015

Extraits de presse

Si les drames ruraux dans les villages d'Espagne – *Noces de Sang*, *La maison de Bernarda Alba* et *Yerma* – sont sans doute les pièces de Federico García Lorca les plus jouées, on connaît beaucoup moins son théâtre de marionnettes. *Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin* en fait partie. Au cœur de cette « fantaisie tragico-bouffonne » se trouve un vieux garçon, Perlimplin, sommé par sa défunte mère de se marier. Il a soixante-quatre ans mais le cœur d'un éternel adolescent. Avec l'aide de sa servante Marcolfe, il épouse sa belle et jeune voisine Bélise. Si l'on retrouve la farce au début dans la pièce avec musique, accessoires et traits et gestuelles comiques des personnages, le ton change lorsque ceux-ci laissent se dévoiler des personnalités plus complexes qu'il n'y paraît. Bélise est-elle un vrai maître ès tromperies ou est-ce une jeune fleur bleue? Perlimplin est-il un amoureux joyeusement naïf ou un être désespéré ? Sabrina Manac'h et René Hernandez font un superbe duo : lui, touchant en vieillard maladroit et elle, voluptueuse en Bélise duplice. Ils sont accompagnés par Catherine Perrotte, une Marcolfe énergique, amusante et très attachée à son maître. Et enfin, Béatrice Laout, jubilatoire dans le rôle de la mère désireuse de marier sa fille, jouant de son éventail et de sa minauderie. Merci donc à Hervé Petit de nous faire découvrir cette pièce dans la magnifique salle voûtée du théâtre de l'Épée de bois **Ivanne Galant Reg'Arts (www.regarts.org)**

CONTACT : LATRAVERSE-HERVE.PETIT@HOTMAIL.FR - 06 62 48 98 69

Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin

de Federico García Lorca

Traduction et mise en scène Hervé Petit

Paris : Paris : Théâtre de L'Épée de Bois (Cartoucherie) du 7 au 24 mai 2015

Extraits de presse (suite)

Un vieux célibataire dont la mère vient de mourir songe à se marier. Sa servante l'y pousse et il jette son dévolu sur la jeune et sémillante Bélise, sa voisine. Certainement une des pièces les moins connues de Federico Garcia Lorca, *Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin* est une étrangeté tant elle mélange les genres. Après *La Maison de Bernarda Alba* qu'on a pu apprécier l'an dernier, Hervé Petit et la Compagnie La Traverse présentent avec la même équipe cette fantaisie, dans le cadre de leur événement 2 Lorca. Empruntant d'abord le chemin de la farce et de la pantomime, la pièce prend dans la deuxième partie une intense dimension dramatique, Perlimplin faisant le bilan de sa vie et de sa relation avec Bélise pour conduire à une fin tragique. On retrouve ici trois des interprètes de *La Maison de Bernarda* : Sabrina Manac'h qui campe une touchante et sensuelle Bélise, Béatrice Laout qui met toute sa fantaisie pour interpréter la mère et d'autres personnages, Catherine Perrotte enfin, qui est une Marcolfe (la servante) particulièrement émouvante. Quant à Don Perlimplin, c'est René Hernandez qui compose avec beaucoup de délicatesse ce personnage à la fois farceur et déchirant. Un personnage qu'on pourrait rapprocher d'un Cyrano ou d'un Fantasio et qu'il rend immédiatement sympathique.

Les amours de Don Perlimplin avec Bélise en son jardin est donc une pièce singulière qu'il ne faut pas manquer de découvrir. Un moment de burlesque, de grâce et de poésie. Une parenthèse hors du temps. La pièce peut-être la plus personnelle de Lorca. En tout cas, celle qu'il préférerait. **Nicolas Arnstam / <http://www.froggydelight.com>**

SAISON 2016 /2017

Deux femmes qui dansent

de Josep M. Benet i Jornet

Traduction Denise Boyer / adaptation et mise en scène scène Hervé Petit

Avec Catherine Perrotte et Béatrice Laout.

les deux liens de la vidéo de LA LECTURE PUBLIQUE de Deux femmes qui dansent en février 2016 à la Maison des Auteurs de la SACD :

http://www.dailymotion.com/video/x4e1v38_deux-femmes-qui-dansent-1ere-partie_creation

http://www.dailymotion.com/video/x4e5mte_deux-femmes-qui-dansent-2eme-partie_creation

Paris : Paris : Théâtre de Nesle du 23 novembre au 23 décembre 2016

Extraits de presse (suite)

Une indéniable délicatesse de touche

Du grand art dans l'ordre de l'intime. Dans l'ordre d'un tragique sous-jacent, on est pris au cœur et l'on peut sourire et même plus. Une fable humaniste superbement orchestrée, dont l'âpreté cynique se mue en tendresse fatale. **La chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini L'Humanité**

La jonction des solitudes

La mise en scène d'Hervé Petit joue parfaitement cette fausse innocence du naturalisme apparent. Les gestes banals et les énervements primaires donnent à voir, secrets et pourtant entrouverts, les tourments les plus violents et le mal de vivre le moins guérissable. Avec ces deux excellentes actrices, Hervé Petit compose un beau spectacle implacable. **Gilles Costaz WebThéâtre**

Ces *Deux femmes qui dansent* sont une tranche de vie, et l'analyse psychologique se voit plus souvent dans le théâtre actuel anglo-saxon, ou, comme ici, catalan, que dans le théâtre français. Catherine Perrotte et Béatrice Laoût tiennent, chacune de façon exemplaire, leur "caractère", affinent leur duo et les résonances qui s'établissent entre elles. On rit quelquefois, on est touché.

Christine Friedel Théâtre du blog Théâtre du blog

SAISON 2017 /2018 : OCT-NOV 2017

Sous-sol

de Josep M. Benet i Jornet

Traduction Denise Boyer / adaptation Hervé Petit

Mise en scène : Catherine Perrotte et Hervé Petit

Avec Antonio Labati et Hervé Petit

Paris : Théâtre de l'Épée de Bois du 30 octobre au 11 novembre 2017

Extraits de presse

Un huis clos sur un champ de mines. Et ces mines sont des secrets, enfouis dans le passé ou dans le non-dit, qui seront peu à peu révélés. La pièce de Josep M. Benet i Jornet est à la lisière de l'analyse psychologique des comportements et du thriller le plus noir. Elle met en jeu la rencontre de deux hommes que rien ne lie à priori et qui vont, au fil de l'entretien entamer, nouer une relation étrange. Mais au-delà de cette quête de la vérité que mène l'homme qui a manqué de se faire écraser, Josep M. Benet i Jornet mène une autre quête, plus universelle, plus ancrée dans une réalité contemporaine : celle de la cruauté, de la banalisation de la souffrance du mal que notre époque semble prête à vénérer. Ce spectacle, à coup sûr, restera dans les mémoires autant par la grâce de sa forme que par la noirceur de son propos. Une très belle réussite. **Bruno Fogniès RegArts www.regarts.org**

SAISON 2017 /2018 : MARS 2018

Comment le dire ?

de Josep M. Benet i Jornet

Traduction Denise Boyer / adaptation Hervé Petit

Mise en scène : Béatrice Laoût et Hervé Petit

Avec Elsa Dupuy et Hervé Petit

Paris : Théâtre de Nesle du 1er au 31 mars 2018

Extraits de presse

La mise en scène de Béatrice Laoût est d'un grand et parfait dépouillement : elle tient les personnages le plus souvent à distance et leur donne à chacun leur force pleine : deux îles désertes partageant difficilement le même océan. Hervé Petit est d'une folle intensité souffrante, se déplaçant comme un athlète empêché, un discoureur qui a perdu la facilité du discours et lutte contre lui-même un voile dans la voix. La même qualité de jeu se retrouve chez Elsa Dupuy, qui traduit tour à tour la jeunesse, la détente, le bien-être de la femme amoureuse, la résistance policée et, sous tant de douceur, une puissance qui va se désintégrant. Voilà un très beau spectacle d'opacité et de clarté mêlées. **Gilles Costaz WebThéâtre**

L'auteur touche avec ce texte à l'essence même de l'existence : le destin, les passions, le sens d'une vie, sa force et les choix qu'il faut faire, les élans qu'on ne peut nier, les contraintes que l'on doit parfois s'imposer. On ne vous dira pas le coup de grâce final de cette pièce remarquable, sachez simplement qu'il vous surprendra et tout, alors, deviendra clair et lumineux. **Bruno Fougnes / RegArts**

SAISON 2017 /2018 : MARS 2018

Comment le dire ?

de Josep M. Benet i Jornet

Traduction Denise Boyer / adaptation Hervé Petit

Mise en scène : Béatrice Laoût et Hervé Petit

Avec Elsa Dupuy et Hervé Petit

Paris : Paris : Théâtre de Nesle du 1er au 31 mars 2018

Extraits de presse (suite)

Une pièce contemporaine à la façon d'un thriller, qui permet au cours de ce face à face tendu de développer plusieurs thèmes avec brio. La mise en scène donne à cet échange épineux une énergie constante. *Comment le dire ?* se suit comme un affrontement haletant. **Nicolas Arnstam / Froggy's delight**

Comédiens instinctifs au jeu aussi savoureux que naturel, Hervé Petit et Elsa Dupuy se profilent des plus efficaces dans ce petit ballet intimiste du désarroi existentiel. *Comment le dire ?* est une pièce délicatement insolite. A découvrir ! **Thierry de Fages / BLOG de Phaco**